

**ANALIZA CĂTORVA PROCESE SEMANTICE ȘI  
MORFOSINTACTICE ÎN CADRUL UNUI SISTEMICI  
DIACRONICE A LIMBILOR: EXEMPLE DIN LIMBILE  
FRANCEZĂ ȘI ITALIANĂ**

**AN ANALYSIS OF SOME SEMANTIC AND  
MORPHOSYNTACTIC PROCESSES WITHIN A  
DIACHRONIC SYSTEM OF LANGUAGES: EXAMPLES IN  
FRENCH AND ITALIAN**

**Louis BEGIONI**

Université Charles de Gaulle – Lille 3

E-mail: [begionilo@voila.fr](mailto:begionilo@voila.fr)

**Abstract:**

*The article would like to present the fundamental role played by certain semantic operations in the construction of new morphosyntactic forms. It is based on concrete examples from French and Italian analysed from a diachronic and a synchronic point of view and by comparing elements existing in the two languages. The psychomechanic approach is at the core of this analysis that shows the de-semanticization aspect as the centre of these phenomena.*

**Keywords:** *Semantics, psychomechanics of language, morpho - syntax, systemic, diachronic, synchronic, language comparison*

**Cuvinte cheie:** *semantică, psihomecanica limbii, morfosintaxă, systemic, diacronic, sincronie, comparație între limbi*

Cette étude veut montrer le rôle fondamental de certaines opérations sémantiques dans la construction de nouvelles formes morphosyntaxiques. Nous prendrons des exemples en français et en italien en diachronie et en synchronie tout en proposant des éléments de comparaison entre les deux langues.

**1. Réflexions liminaires**

En français et en italien, nous trouvons des verbes de mouvement qui ont perdu leur signification originelle et ne maintiennent que la partie temporelle du signifié. C'est par exemple le cas du verbe « aller » en français, qui, suivi de l'infinitif, a d'abord exprimé un futur proche puis un futur à part entière. On a ainsi dans les exemples suivants:

*le train va partir dans quelques instants*

*dans 15 ans, je vais partir en retraite*

En italien, les verbes *andare* (aller) et *venire* (venir) peuvent fonctionner comme des auxiliaires. *Venire* + le participe passé a une valeur progressive à la voix passive et *andare* + le participe passé prend une signification modale équivalente à *dovere* (devoir) + infinitif présent passif :

*il camion viene caricato dagli operai* (le camion est en train d'être chargé par les ouvriers)

Qui est la forme progressive de:

*il camion è caricato dagli operai* (le camion est chargé par les ouvriers).

Les grammaires traditionnelles rendent compte de ces structures mais n'expliquent pas les mécanismes sémantiques diachroniques et synchroniques qui ont rendu possibles ces mutations. Il

convient donc de nous interroger sur les processus sémantiques et systématiques, qui permettent d'expliquer ces phénomènes.

Dans le cadre de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume à laquelle nous nous référons le plus souvent pour nos travaux de recherche, force est de constater la faiblesse de l'approche sémantique. Gustave Guillaume montre bien que l'idéogénèse (construction sémantique de la signification) ou sémantogénèse, comme nous préférons l'appeler avec Alvaro Rocchetti, précède la morphogénèse, mais il n'explique nullement les mécanismes de cette phase pourtant première et primordiale de la construction linguistique.

Avant de présenter les principes sémantiques sur lesquels nous souhaitons nous fonder, il nous semble important de resituer et d'explicitier la notion de système linguistique en particulier en diachronie. Nous pensons qu'il serait intéressant pour l'évolution systématique des langues, de faire référence à la théorie des catastrophes de René Thom<sup>107</sup>. En effet, dans la linguistique moderne, saussurienne et post-saussurienne, la notion de système est à la base de la compréhension du fonctionnement de la langue. Dans cette perspective, les évolutions sur l'axe temporel correspondent aux passages successifs d'un système à un autre. La langue est en équilibre systématique à une époque t1, elle subit des changements linguistiques surtout au niveau de la morphologie et de la syntaxe, qui ne sont dans un premier temps que des microvariations et qui au fur et à mesure deviennent des variations plus importantes. Celles-ci provoquent un déséquilibre du système qui est obligé de changer un certain nombre des règles de fonctionnement pour retrouver un nouvel équilibre à une époque t2. Toutes les langues romanes que nous avons étudiées ont suivi ce modèle d'évolution. A certaines époques, il serait possible d'avoir des déséquilibres encore plus importants qui pourraient menacer l'avenir d'une langue ou causer des transformations structurelles en profondeur. C'est ainsi le cas du français parlé d'aujourd'hui dont les écarts linguistiques avec la norme écrite sont abyssaux. Dans l'œuvre de Gustave Guillaume, la notion de système est au centre de sa réflexion théorique. Dans l'étude « La langue est-elle un système ? » de *Langage et science du langage*<sup>108</sup>, il expose clairement sa position. Il reproche à Saussure et à Meillet de ne pas aller au-delà de cette affirmation sur le plan scientifique. Il propose un modèle « concentrique »<sup>109</sup> où la langue est définie comme :

un système de systèmes – un assemblage systématisé de systèmes contenant (ayant un contenu propre de positions intérieures) s'emboîtant les uns dans les autres et qui, inscrits chacun dans un plus étendu, le plus étendu de tous étant celui de l'assemblage qu'en fait la langue, différent entre eux sous toutes sortes de rapports, sauf celui de leur forme commune de contenant, laquelle se répète identique à elle-même, et en réalité invariante, du plus étendu au moins étendu, de sorte que celle du plus étendu, *la langue*, assemblage de tous, serait connue au cas où l'on réussirait à voir en traits nets la forme de l'un de ceux, riche ou pauvre de substance, qu'elle contient.<sup>110</sup>

Face à ce modèle, il montre que les systèmes utilisent des mécanismes simples et récurrents pour mettre en place les structures linguistiques. L'un de ceux-ci est le tenseur binaire radical qu'il explicite pour le rapport pluriel interne/pluriel externe<sup>111</sup> et le système de l'article en français<sup>112</sup>. Toutefois, il ne les applique jamais à la construction du sens phase opérative pour laquelle il n'a

<sup>107</sup> Quelques oeuvres de René Thom : *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Paris, Interéditions, 1977 ; *Prédire n'est pas Expliquer*, Paris, Eshel, 1991 ; *Paraboles & Catastrophes*, Paris, Flammarion, 1980 ; *Théorie des catastrophes et biologie*, Copenhague, 1979.

<sup>108</sup> Guillaume G., *Langage et science du langage*, Paris, Nizet et Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, pp. 220-240.

<sup>109</sup> Guillaume G., *Op. Cit.*, p. 224.

<sup>110</sup> Guillaume G., *Op. Cit.*, p. 223.

<sup>111</sup> Guillaume G., *Op. Cit.*, p. 236.

<sup>112</sup> Guillaume G., *Op. Cit.*, p. 237.

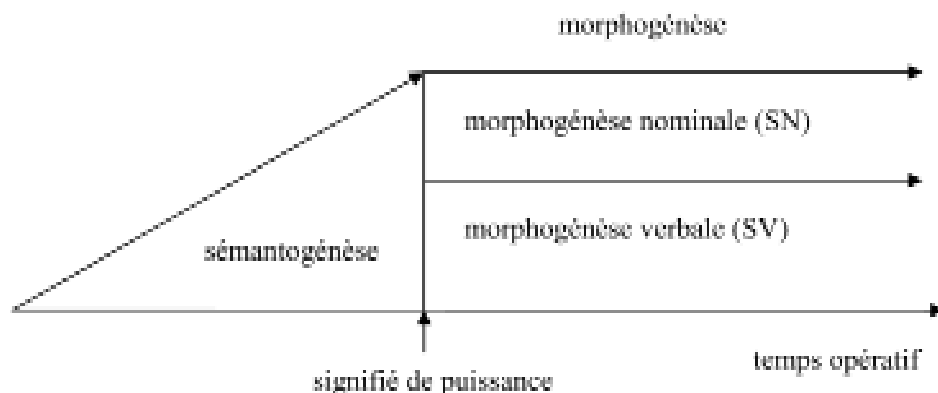
consacré que très peu de travaux. Pour cela, nous prendrons en considération les réflexions d'Alvaro Rocchetti qui, en tant que « post-guillaumien », développent des recherches psychomécaniques tout particulièrement dans le domaine de la sémantique<sup>113</sup>. Il montre que la construction du sens sur l'axe du temps opératif utilise le mécanisme simple de la saisie anticipée que nous qualifierions de « désémantisante » pour créer pour un même signifiant, à partir du signifié de puissance, de nouvelles significations sur des axes métaphoriques sur lesquels le sens plein est sémantiquement réduit.

## 2. Pour une sémantique psychomécanique opérative

### 2.1 Les principes de base

Les principes sur lesquels nous nous fondons se réfèrent directement à la psychomécanique du langage et s'appuient sur les concepts de *sémanogénèse* et de *métaphorogénèse*.

- a) *Le signifié d'un mot* est caractérisé par une trajectoire temporelle sur l'axe du temps dit « opératif » pendant laquelle se forment les impressions associées au signifiant. Le premier mouvement générateur de signification sera appelé *sémanogénèse*, c'est-à-dire responsable de la genèse du sens. Lorsque le contexte le permet, ou lorsqu'il n'existe aucun contexte, le mouvement continue jusqu'à la fin sans interruption. C'est de cette façon que le sens d'un mot est construit



- b) Dans la communication linguistique, on fait souvent référence à de nouveaux signifiés obtenus grâce au développement de nouvelles acceptions et ce, à partir de mots déjà constitués dans la langue. Dans ce cas, le mouvement de la *sémanogénèse* s'interrompt avant son terme et donne lieu par *métaphorogénèse* à une nouvelle acception appropriée aux nouveaux besoins communicatifs<sup>114</sup>.

Pour l'application de ces principes en particulier au domaine lexical, nous reprenons les analyses approfondies d'Alvaro Rocchetti. Il reprend d'abord le concept de « subduction »:

<sup>113</sup> Rocchetti A., site Internet <http://chercher.marcher.free.fr>.

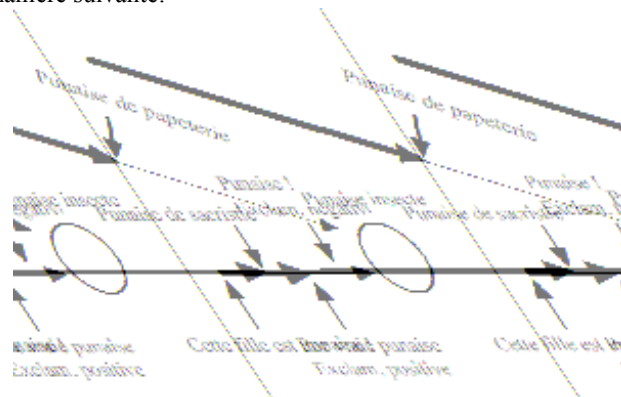
Rocchetti A., "Sens et acceptions d'un mot : un noyau commun ? un parcours ? Réflexions sur la méthodologie de l'analyse des rapports signifiant/signifié" in *Cahiers de linguistique analogique* n° 2, déc. 2005

<sup>114</sup> Begioni L., 2007, « Les constructions verbales *Verbe + Indicateur Spatial*, des dialectes de l'Italie du nord à la langue italienne », in Bres J., Arabyan M., Ponchon T. et alii (éds) *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*, (Actes du XI colloque de l'AIPL, Montpellier, 8 – 10 juin 2006), Limoges, L. Lucas.

Nous partageons un autre postulat avec l'école que nous examinons : celui de la subduction. Ce nom, proposé par Gustave Guillaume, s'applique au cas de mots qui sont conduits à "descendre en dessous d'eux-mêmes", c'est-à-dire à perdre une part de leur contenu sémantique pour devenir, par exemple, des mots-outils. C'est le cas, entre autres, de l'auxiliaire "avoir" qui est un verbe plein (sémantiquement) dans "il a une belle voiture", mais a perdu une partie de sa matière notionnelle — tout en gagnant, en revanche, des fonctions formelles — lorsqu'il devient auxiliaire dans "il a bien mangé". Lorsqu'on postule que le signifié lié à un signifiant est le noyau sémantique commun à tous les emplois qu'il peut avoir, on raisonne en pure synchronie, sans prendre en considération l'évolution diachronique. Or celle-ci n'a pas mis en place au même moment les signifiants avec leurs signifiés: ainsi *la punaise* est un insecte qui a toujours existé, bien avant que l'homme n'existe et surtout bien avant que celui-ci n'invente "la punaise" pour accrocher toutes sortes de choses aux murs. Depuis quand existe le noyau commun ? Depuis que la punaise-animal est nommée par l'homme ? ou depuis que l'homme a utilisé ce nom pour la "punaise murale" ? Cette dernière emprunte, en effet, plusieurs de ses caractéristiques à la punaise-animal : elle pique, elle est ronde, plate, s'écrase avec le pouce, etc. (mais elle ne sent pas, n'est pas animée, ne se déplace pas la nuit, ne suce pas le sang des pauvres humains, etc.). Il est évident que les hommes qui ont donné le nom de "punaise" à l'insecte n'ont pas prévu qu'un autre type de "punaise" verrait le jour, qui ne serait pas animée, piquerait certes, mais pas les êtres humains, ne se déplacerait pas la nuit, etc. Si on recherche le noyau sémantique commun, on est donc conduit à penser que le contenu sémantique du mot "punaise" a changé lorsqu'on a inventé la punaise murale — et qu'il serait susceptible de changer chaque fois qu'une utilisation impossible jusque-là devient possible. Pourquoi dès lors ne pas limiter la réduction de sens à cette dernière seulement (selon le phénomène de la subduction), en laissant la punaise-animal continuer sa vie linguistique avec son signifiant et son signifié plénier ?<sup>115</sup>

Puis, il continue sa démonstration en explicitant l'analyse des différentes significations du mot français « punaise »:

le signifiant français *punaise* s'applique à l'insecte piqueur (acception finale), mais reçoit aussi plusieurs autres acceptions: la punaise que l'on achète dans les papeteries, les qualificatifs "punaise de sacristie", "cette fille est une vraie punaise", et les exclamations négatives ou positives: "punaise ! j'ai perdu mes clés !" ou "punaise ! qu'elle est belle". On peut représenter la structure sémantique de la manière suivante:



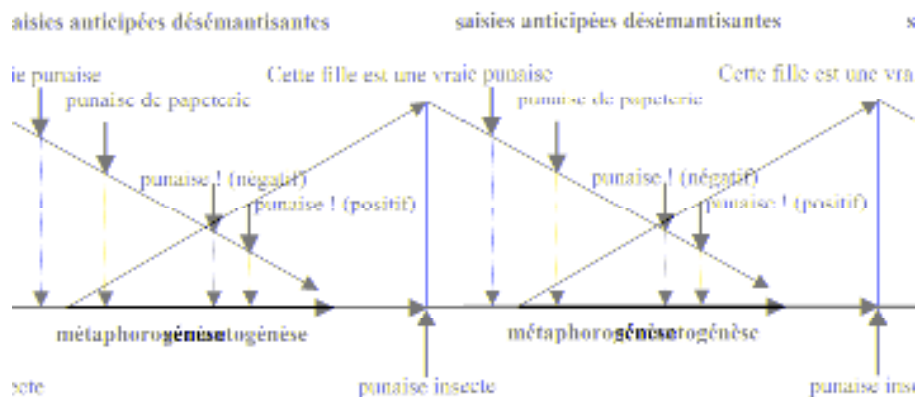
Q'y a-t-il de commun entre l'exclamation négative ou positive "punaise !" et la punaise qui sert à fixer sur les murs ? Pratiquement rien. Il n'en est pas de même, comme on l'a vu, si on passe par l'insecte qui est l'origine de ces acceptions, tant sur le plan diachronique que sur le plan synchronique. L'exclamation négative, la première, historiquement, des deux exclamations, garde

<sup>115</sup> Rocchetti A., *Op. Cit.*, pp. 5-6.

de l'insecte la notion d'embêtement (on a du mal à se débarrasser des punaises !). Mais cette notion n'aurait sans doute pas suffi pour créer l'exclamation si la ressemblance formelle de la première syllabe du signifiant avec une exclamation que l'on voulait éviter (*putain !*) n'avait pas joué un rôle déterminant. Ainsi est née l'exclamation négative. Par la suite, comme *putain !* avait aussi un emploi positif (*putain, que c'est beau !*), on est passé à l'exclamation positive *Punaise ! qu'elle est belle !*

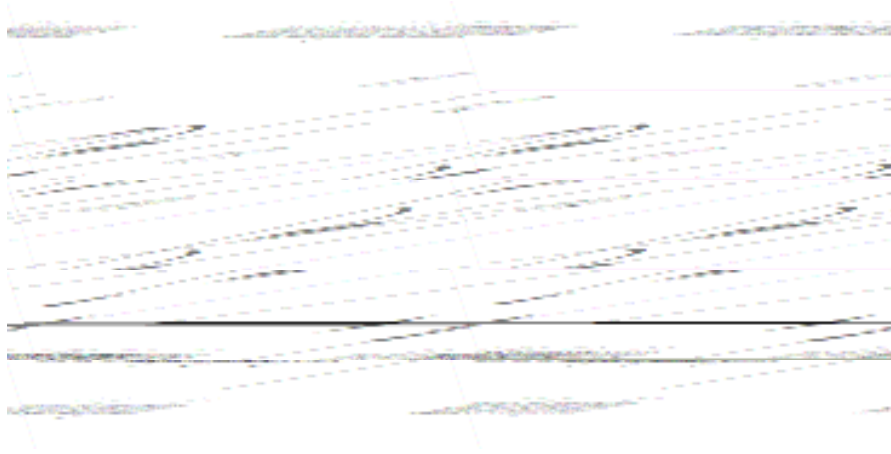
Il convient donc de distinguer deux temps dans la construction du signifié : d'une part, la mise en place de l'ensemble des impressions liées au signifiant et qui ne sont acquises qu'au terme du premier mouvement, d'autre part l'utilisation métaphorique de ce même signifiant, avec, comme dans le mot *punaise* ci-dessus, plusieurs métaphores successives. On observera que d'autres signifiants peuvent entrer en concurrence avec l'exclamation *punaise !* comme, par exemple *purée !* qui possède aussi la même syllabe initiale 'pu'. La connotation négative est, pour ce dernier mot, introduite par le fait que la purée détruit toute structure d'un objet (légume, fruit, etc.) et que, en présence d'une purée, on ne reconnaît plus rien, on ne s'y retrouve plus. D'où, aussi, l'exclamation. qui s'enchaînent l'une à l'autre. Ce deuxième mouvement, constitué de saisies de plus en plus anticipées, reprend le premier à rebours pour s'éloigner progressivement de la saisie finale : ainsi, "punaise de sacristie" garde encore beaucoup d'impressions communes avec la punaise-insecte : par exemple, la "punaise de sacristie" passe le plus clair de son temps dans l'église ou la sacristie, comme la punaise reste dans la chambre ou dans le lit. Dans "cette fille est une vraie punaise", le lieu n'est plus évoqué, mais il reste l'idée d'une personne qui, comme la punaise, s'accroche et empoisonne la vie. Avec l'exclamation négative "punaise! j'ai oublié mes clés!", on s'est encore éloigné de l'acception finale et enfin, avec l'exclamation positive "punaise! qu'elle est belle!" on n'a plus gardé de la précédente métaphore que l'exclamation (en perdant la connotation négative)<sup>116</sup>.

Cette longue citation prend une dimension essentielle dans les recherches en sémantique opérative. Il s'agit là de véritables principes fondateurs que nous souhaitons suivre et mettre en application. Nous formulons une seule objection formelle liée au déroulement du temps opératif : les saisies anticipées que nous avons qualifiées de « désémantisantes » doivent être représentées à droite et non à gauche de la saisie finale du sens plein. En effet, il est inconcevable sur le plan temporel de revenir en arrière. Nous proposons donc pour le mot « punaise » la représentation suivante:



Cette démarche méthodologique peut être généralisée de la manière suivante:

<sup>116</sup> Rocchetti A., *Op. Cit.*, pp. 12-13.



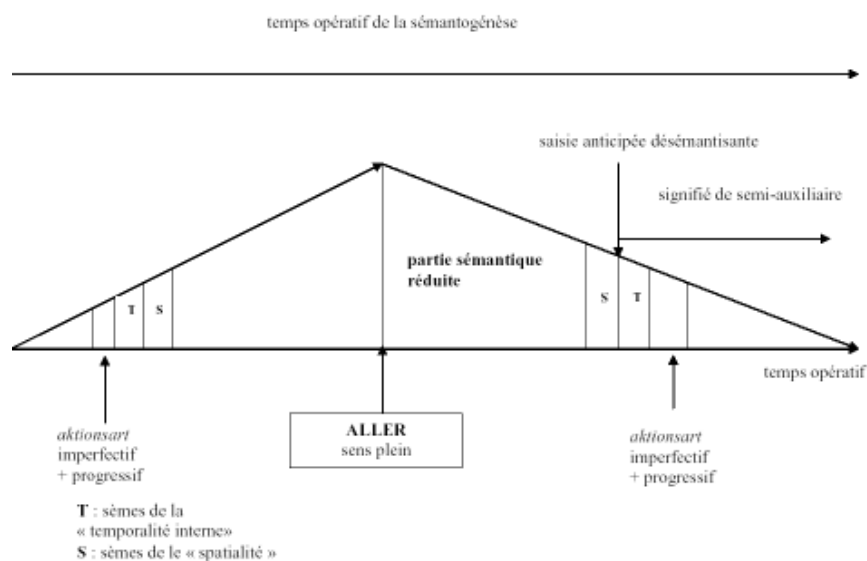
### 3. La sémantique opérative en morphosyntaxe : exemples en français et en italien

Sur le plan diachronique, on observe des phénomènes de mutations systémiques qui relèvent exactement des mêmes principes que nous venons de présenter. Le mécanisme de saisie anticipée « désémantisante » peut aussi s'appliquer à des éléments grammaticaux fonctionnels de la langue, et ce, très souvent, dans le but de donner un nouvel équilibre ou une plus grande précision à un sous-système linguistique. Nous allons donner quelques exemples en français, en italien et en latin qui montrent la récurrence d'un tel mécanisme.

#### 3.1. La construction verbale ALLER + INFINITIF.

La construction verbale ALLER + INFINITIF du français moderne est de plus en plus employée à la place du futur simple. Comme nous l'avons écrit plus haut, on peut dire aujourd'hui: *dans 15 ans, je vais partir à la retraite*

Dans cette phrase, le verbe « aller » a perdu sémantiquement sa valeur spatiale de verbe de mouvement. Que s'est-il donc passé pour qu'un emploi de la sorte soit possible ? Nous postulerons qu'une saisie anticipée « désémantisante » est à l'origine de cette mutation sémantique. En effet, tous les verbes de mouvement qui impliquent un déplacement spatial sous-entendent bien évidemment un écoulement temporel. Si l'on admet que, dans la phase de sémantogénèse, le déplacement dans l'espace est étroitement lié au déroulement du temps, on n'aura aucun mal à établir que les éléments sémantiques temporels précèdent ceux du déplacement spatial. Dans ce cas, la saisie anticipée sémantique réduit la composante spatiale pour ne garder que la composante temporelle. Dans le schéma illustratif que nous proposons ci-après, nous avons placé la flèche relative à la saisie anticipée « désémantisante »



### 3.2. Le verbe ANDARE + PARTICIPE PASSE

En italien, dans certaines situations, le verbe *andare* (considéré comme semi-auxiliaire) qui indique l'obligation donc le futur, peut également exprimer le terminatif.

Ainsi on a:

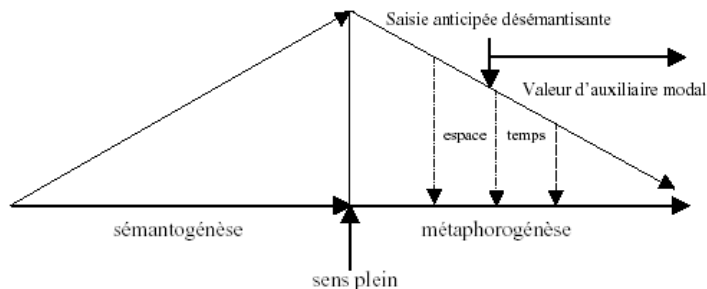
*questo lavoro va fatto* (ce travail doit être réalisé)

Au passé accompli, la valeur résultative est privilégiée:

*questo bagaglio è andato perduto* (ce bagage a été perdu) – valeur aspectuelle accomplie terminative/résultative

*le forze nemiche sono andate disperse* (les forces ennemies ont été dispersées) - valeur aspectuelle accomplie terminative/résultative avec une nuance quelque peu progressive dans cet exemple.

#### ANDARE + participe passé



### 3.3. Le verbe VENIRE + PARTICIPE PASSE

L'utilisation du verbe (défini par les grammaires italiennes comme semi-auxiliaire) *venire* pour les formes progressives du passif italien inaccompli :

L'italien peut utiliser pour les formes inaccomplies du passif le verbe *venire* qui fonctionne comme un auxiliaire suivi du participe passé avec une valeur sémantique de progressif:

*viene ucciso* (il est - en train d'être - tué)

*la torta viene tagliata da Paolo* (le gâteau est - en train d'être - coupé par Paolo)

Ces deux formes verbales sont des progressifs purs.

Il est possible de les mettre au passé inaccompli:

*veniva ucciso* (il était - en train d'être - tué)

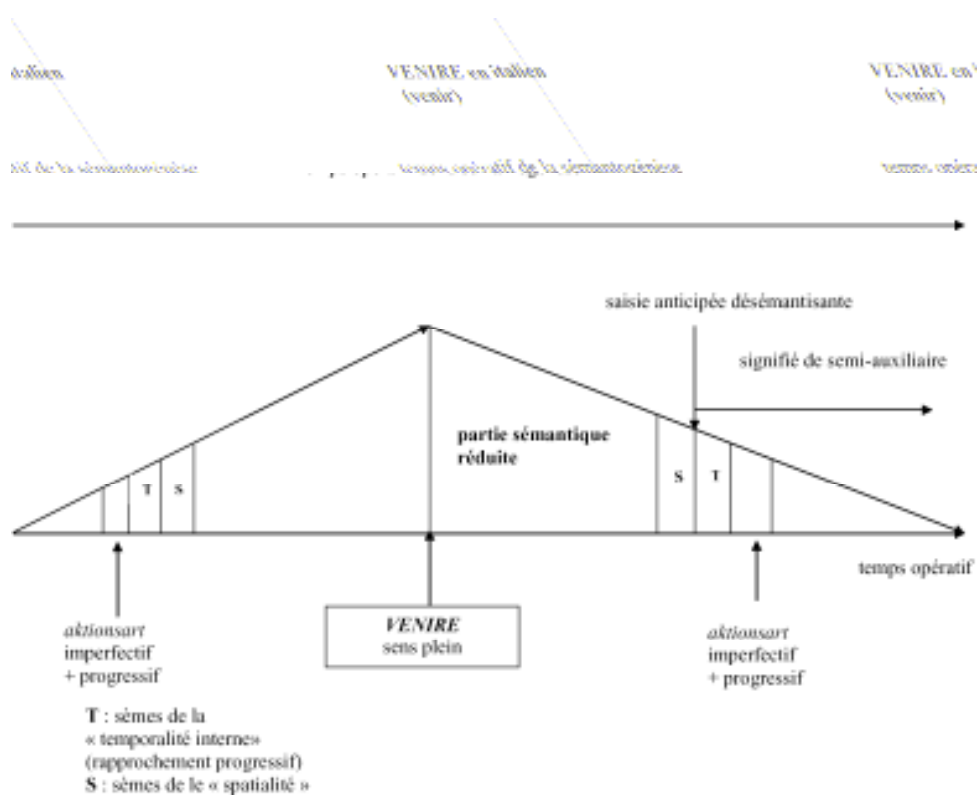
*la torta veniva tagliata da Paolo* (le gâteau était - en train d'être - coupé par Paolo)

mais il est impossible de les conjuguer à une forme accomplie:

\* *è venuto ucciso* (\* il a été - en train d'être - tué)

\* *la torta era venuta tagliata da Paolo* (le gâteau avait été - en train d'être - coupé par Paolo)

Sur le plan sémantique, il s'agit d'une opération de saisie anticipée sur l'axe du temps opératif (dans le cadre de la sémantogénèse), qui réduit le signifié de *venire* à son *aktionsart* « purement progressif » sur le plan temporel:





### 3.4. Le verbe RISULTARE + PARTICIPE PASSE

Comme pour le progressif, la langue italienne a la possibilité d'utiliser à la voix passive le verbe *risultare* (résulter) comme semi-auxiliaire. La structure *risultare* + participe passé a alors une valeur de résultatif/terminatif.

Exemples:

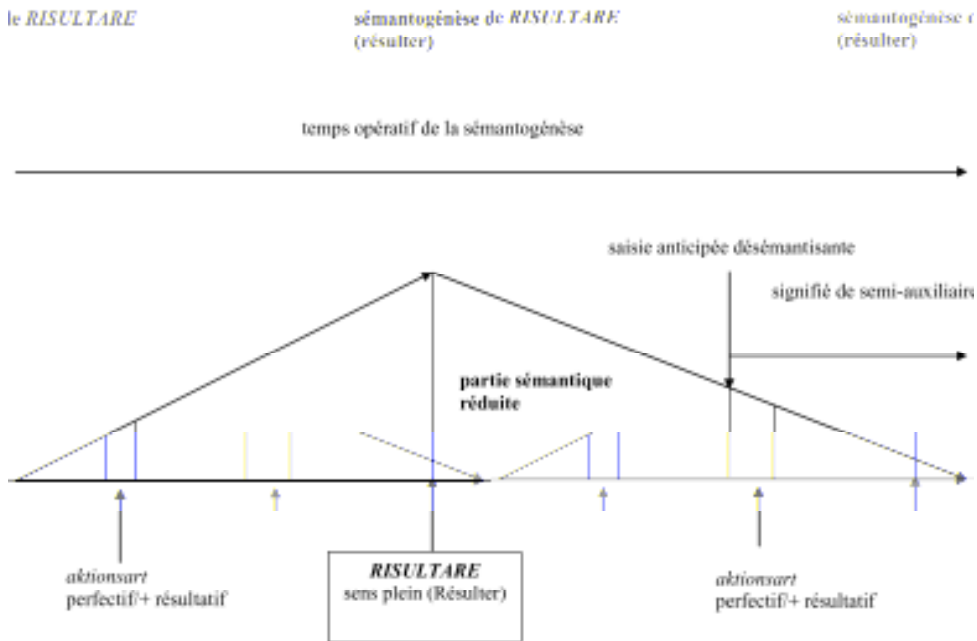
*questo lavoro risulta eseguito da Paolo* (ce travail est réalisé par Paul) – valeur de passif présent, inaccompli, terminatif,

*questo lavoro risultava eseguito da Paolo* (ce travail avait été réalisé par Paul) – valeur de passif imparfait, inaccompli, terminatif.

Le verbe *risultare* ayant une valeur d'*aktionsart* très perfective, permet l'utilisation de formes verbales accomplies. On pourra ainsi dire:

*questo lavoro è risultato eseguito da Paolo* (ce travail a été réalisé par Paul) - valeur de passif passé, accompli, terminatif.

Comme pour le verbe *venire*, on est en présence d'une saisie sémantique anticipée qui réduit le sémantisme du verbe *risultare* à son *aktionsart* « perfectif/résultatif »:



### 3.5. Le cas des auxiliaires des langues romanes

L'*aktionsart* des auxiliaires des langues romanes.

Le passage du système verbal latin à celui des langues romanes est caractérisé par de profondes modifications structurelles. L'une des plus importantes concerne l'introduction des auxiliaires d'abord « être » puis « avoir » qui vont permettre de différencier sur le plan aspectuel les nouveaux temps verbaux. C'est le cas, dans le passage du latin aux langues romanes, du passif synthétique *amor* (je suis aimé) qui est remplacé par *amatus sum*, de *amavi* (j'aimai/j'ai aimé) qui est remplacé progressivement mais beaucoup plus lentement par *amatum habeo*.<sup>117</sup> Ces

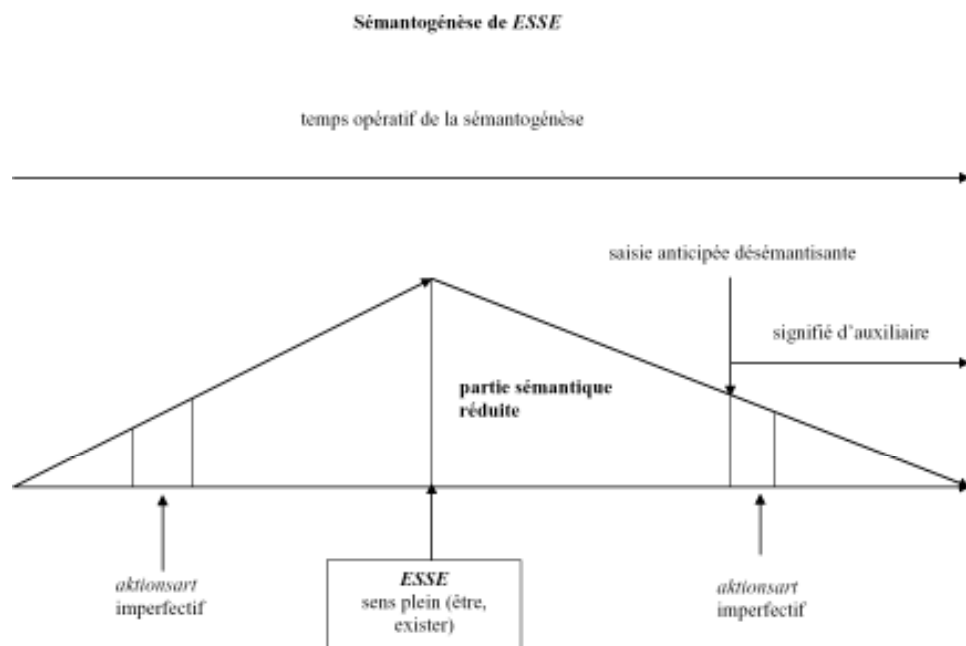
<sup>117</sup>Herman J., 1975, *Le latin vulgaire*, Paris, PUF, Collection « Que sais-je ? ».

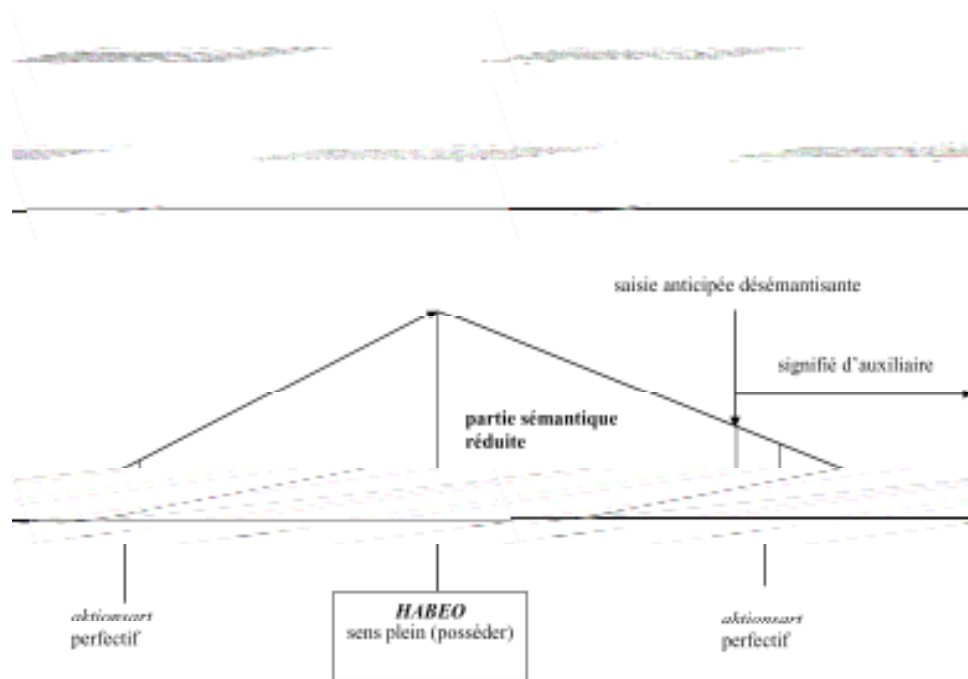
transformations sont très vraisemblablement liées à l'*aktionsart* des deux auxiliaires qui vont permettre ainsi combinés avec le participe passé d'exprimer l'aspect verbal accompli. En effet, l'*aktionsart* de *esse* (exister, être) est totalement imperfectif et celui d'*habeo* est perfectif. Ainsi, il est difficile de dire « j'ai » tout seul. En général, on attend l'objet de ce verbe. Dans le passage aux langues romanes, on peut supposer que par un phénomène de désémantisation que nous appellerons « saisie anticipée sémantique » sur l'axe de la sémantogénèse en psychomécanique du langage, le signifié des deux auxiliaires se réduit à leur *aktionsart* ce qui permet d'avoir une parfaite symétrie entre morphologie et sémantique:

FORMES SIMPLES / FORMES COMPOSEES

ASPECT VERBAL INACCOMPLI / ASPECT VERBAL ACCOMPLI

On peut représenter ces opérations sémantiques sur l'axe du temps opératif de la manière suivante:





Dans sa leçon du 3 février 1944 série A, Gustave Guillaume évoque pour les langues romanes le choix de « avoir » « tourné vers le passé » donc vers l’accompli et « être » exprimant par définition l’imperfectif en raison de son *aktionsart*:

Il est intéressant de noter que le seul fait d'avoir recours à l'auxiliaire *avoir* entraîne pour le verbe l'expression du passé, sans qu'il soit aucunement besoin de marquer formellement le changement de temps. Quand je dis: *j'ai travaillé*, je ne fais emploi d'aucune forme exprimant le passé; en effet, l'auxiliaire *avoir* est au présent et le participe passé en français a acquis la totale indifférence à la position temporelle: il peut aussi bien signifier le passé que le présent ou le futur. Par exemple : *je suis protégé; je serai protégé ; j'ai été protégé*. Ici, le participe passé sert à l'expression des trois époques: le présent, le futur, le passé.

C'est l'auxiliaire auquel on adosse le participe passé qui en détermine le temps. Par lui-même, le participe passé ne signifie ni le présent, ni le passé, ni le futur; il ne prend une valeur temporelle que par l'appui qu'il trouve dans l'auxiliaire. À ce propos, il convient d'observer que l'emploi de l'auxiliaire *avoir* entraîne automatiquement pour le verbe la valeur de passé là même où cet auxiliaire est employé au présent. Cela tient à la teneur même du verbe *avoir*, qui est un verbe regardant du côté du passé : on tient, on a le passé, l'accompli; on n'a pas, on ne tient pas le futur, l'inaccompli. À l'inverse, l'auxiliaire *être* est un auxiliaire qui regarde le présent, ce qui a cet effet qu'un participe passé adossé à un auxiliaire *être* au présent exprime le présent : *je suis aimé*, tandis que le même participe passé adossé à l'auxiliaire *avoir* exprime le passé : *j'ai aimé*. Pour obtenir l'expression du passé au moyen d'un auxiliaire, il est indispensable en français d'avoir recours à l'auxiliaire *avoir*, et cela même dans la conjugaison du verbe *être* qui se trouve par là assujetti, en dépit de sa passivité naturelle, à se conjuguer avec l'auxiliaire *avoir* (Guillaume, 1990a).

On peut remarquer qu'en italien parlé d'aujourd'hui, à côté de *avere* à valeur d'auxiliaire se développe une forme du type *ci + avere* qui a le sens plein de « posséder ». Dans cette forme

verbale, l'adverbe de lieu *ci* (« y » en français) indique un renforcement de la présence du locuteur et peut donc signifier la possession. On distinguera ainsi:

*ci ho una bicicletta* (je possède une bicyclette) où *ci ho* sera prononcé [tʃo]

de

*ho comprato una bicicletta* (j'ai acheté une bicyclette).

En espagnol, cette distinction est systématisée en langue avec l'opposition des verbes *haber/tener*, le premier étant l'auxiliaire, le second le verbe ayant le sens plein de la possession. On retrouve cette même distinction en italien régional de Campanie où sous l'influence de la langue espagnole, on oppose *avere* (auxiliaire « avoir ») à *tenere* (« posséder »).

Par exemple *tengo tre figli* signifiera « j'ai trois enfants » alors que *ho comprato casa* signifiera « j'ai acheté un appartement ».

En conclusion, l'*aktionsart* domine car il est construit dans la phase de sémantogénèse. Il est hiérarchiquement, et ce, sur l'axe du temps opératif, supérieur à la notion d'aspect verbal morphologique, construite a posteriori. Aucun autre élément morphologique (aspect verbal) ou syntaxique (en discours) ne pourra modifier l'appartenance d'un verbe à l'une des deux catégories (imperfectif/perfectif) que nous avons définies.

Dans les langues slaves, même si d'autres éléments lexicaux interviennent (préfixes, suffixes, infixes), l'opposition imperfectif/perfectif au niveau de l'*aktionsart* est fondamentale pour le fonctionnement du système verbal. Dans les langues romanes, l'interaction du fonctionnement morphosyntaxique de l'ensemble du système verbal avec l'aspect verbal (inaccompli/accompli) et d'autres éléments de type lexical comme les préverbes, les périphrases, etc. caractérise un système aspectuel plus complexe et plus nuancé.

Les exemples en français et en italien que nous avons proposés dans cet article montrent les liens très étroits qui existent entre les différentes phases de la construction sémantique avec l'élaboration de nouvelles formes morphosyntaxiques. Par des processus sémantiques récurrents (en particulier celui de la saisie anticipée désémantisante), les langues ont la possibilité de créer de nouvelles structures morphosyntaxiques à partir d'unités lexicales existantes.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Begioni L., "Le costruzioni verbali V + Indicatore spaziale nell'area dialettale dell'Appennino parmense", in Giacomo-Marcellesi M. et Rocchetti A. (éd.), *Il verbo italiano: studi diacronici, sincronici, contrastivi, didattici*. Actes du XXXV<sup>e</sup> congrès international de la Società di Linguistica Italiana (Paris, 20-22 septembre 2001), Rome, Bulzoni, 2003.
2. Begioni L., 2007, « Les constructions verbales *Verbe + Indicateur Spatial*, des dialectes de l'Italie du nord à la langue italienne », in Bres J., Arabyan M., Ponchon T. et alii (éds) *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, (Actes du XI colloque de l'AIPL, Montpellier, 8 – 10 juin 2006)*, Limoges, L. Lucas.
3. Guillaume G., 1964, *Langage et science du langage*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et A.-G. Nizet, 287 p. [Recueil posthume publié par Valin R. regroupant les articles publiés par l'auteur entre 1933 et 1958.]
4. Guillaume G., 1973, *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et Klincksieck, 279 p. [Recueil de textes inédits publié sous la direction de Valin R.]
5. Guillaume G., 1990a, « Leçon 03 Février 1944, série A », in R. Valin, W. Hirtle et A. Joly (éds), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1943-1944, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*, Québec, Presses de l'Université Laval, et Lille, Presses universitaires de Lille, volume 10.
6. Guillaume G., 1990b, « Leçon du 15 juin 1944, série A » in Valin R., Hirtle W. et Joly A. (éds), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1943-1944, série A, Esquisse d'une grammaire*

descriptive de la langue française II, Québec, Presses de l'Université Laval, et Lille, Presses Universitaires de Lille, , pp.339-350.

7. Rocchetti A., site Internet <http://chercher.marcher.free.fr>.

8. Rocchetti A., “Sens et acceptations d'un mot : un noyau commun ? Un parcours ? Réflexions sur la méthodologie de l'analyse des rapports signifiant/signifié” in *Cahiers de linguistique analogique* n° 2, déc. 2005.